

LES FILMS DU BÉLIER PRÉSENTE

VINCENT
LACOSTE

VICKY
KRIEPS

DE NOS FRÈRES BLESSÉS

UN FILM DE HÉLIER CISTERNE



LES FILMS DU BÉLIER PRÉSENTE

**VINCENT
LACOSTE**

**VICKY
KRIEPS**

DE NOS FRÈRES BLESSÉS

UN FILM DE HÉLIER CISTERNE

AU CINÉMA LE 13 OCTOBRE

France, Belgique, Algérie - 147 629 - 1h35 - Format 1.1.85 - Son 5.1

Matériel disponible sur www.diaphana.fr

DISTRIBUTION

DIAPHANA DISTRIBUTION

155, RUE DU FAUBOURG ST ANTOINE

75011 PARIS

01 53 46 66 66

DIAPHANA@DIAPHANA.FR

PRESSE

MARIE QUEYSANNE

01 42 77 03 63

MARIE@MARIE-Q.FR /

PRESSE@MARIE-Q.FR





SYNOPSIS

Alger, 1956. Fernand Iveton, 30 ans, ouvrier indépendantiste et idéaliste, est arrêté pour avoir déposé une bombe dans un local désaffecté de son usine. Il n'a tué ni blessé personne, mais risque pourtant la peine capitale.

La vie d'Hélène, devenue la femme d'un « traître », bascule. Elle refuse d'abandonner Fernand à son sort.

Adapté d'une histoire vraie, le film est une plongée à rebours au coeur de leurs souvenirs, une histoire d'amour et d'engagement brisée par la raison d'Etat.

SUR LE FILM, DE NOS FRÈRES BLESSÉS

Le nom de Fernand Iveton s'est perdu dans les eaux glacées de la guerre d'Algérie. Son histoire extraordinaire n'a pas laissé de trace particulière dans la longue séquence d'une guerre vraiment jamais nommée (que les Algériens appellent la guerre de libération nationale). Et pourtant... Le nom de Fernand Iveton n'a cessé de tourmenter la mémoire de celui qui a abolit en 1981 la peine de mort, François Mitterrand. En 1956, en tant que ministre de la Justice, il était vice-président du Conseil supérieur de la magistrature (CSM), qui examinait les recours en grâce et procédait à un vote. Le 24 mars 1994, devenu Président de la République, il reçoit trois journalistes. Comme ils lui demandaient: « Qu'avez-vous voté sur le dossier Iveton ? », François Mitterrand leur avait répondu: « Je ne peux pas vous le dire. » Jean-Claude Périer, secrétaire du CSM de 1956 à 1959, révéla aux trois journalistes que F. Mitterrand avait voté la mort. Nous savons maintenant grâce à l'ouverture des archives de la Chancellerie, qu'il avait bien donné son accord au Président de l'époque, René Coty, pour l'exécution d'Iveton, à Alger¹.

Cette histoire a mis bien longtemps à apparaître sur le devant de la scène mémorielle française. Il a fallu tout le courage de l'historien Jean-Luc Einaudi, qui, dès les années 1980 a fouillé, seul, dans ce passé gênant dans le temps d'une gauche encore au pouvoir². Puis arriva le livre-surprise DE NOS FRÈRES BLESSÉS, de Joseph Andras, prix Goncourt des lycéens en 2016. Et il y a aujourd'hui, à partir de ce livre, le beau film de Héliel Cisterne, avec Vincent Lacoste, dans le rôle de Fernand Iveton. Par ce film de fiction qui raconte cette réalité troublante, la masse des spectateurs français, espérons-le, va découvrir la vie peu commune de ce personnage.

Né le 12 juin 1926 au Clos Salembier, près d'Alger, Fernand Iveton est le fils d'un militant communiste et syndicaliste employé à Gaz d'Algérie. Le jeune Fernand, dans la suite d'une tradition familiale communiste, s'engage très jeune. Progressivement, il cherche à comprendre les injustices, et la solution du problème n'est plus simplement sociale, mais aussi dans l'organisation colonisée de la société, où les « indigènes » musulmans sont privés de droits. Il ne tarde pas à s'imposer à ses compagnons d'âge dans ses engagements politiques. Le plus volontaire et le plus compréhensif, il est en même temps d'un calme et d'une assurance raisonnée qui imposent tout naturellement le respect de ceux qui l'environnent. Ouvrier-tourneur à l'usine du Gaz du Hamma de l'EGA à Alger, il est ami avec Henri Maillot qui désertera l'armée française, et sera tué le 5 juin 1956. Cette nouvelle le bouleverse. Il accepte, le 14 novembre 1956 de déposer pour le FLN une bombe dans son casier de l'usine où il travaille. Cette bombe n'explosera jamais, et ne fera aucune victime. Mais nous sommes en pleine « bataille d'Alger », où les bombes provoquent la mort de plusieurs Européens. Pour les autorités de l'époque, il faut en faire un exemple. Fernand Iveton sera arrêté, torturé. Condamné à mort, n'ayant pas tué, Iveton croit à sa grâce. Mais son recours est refusé le 10 février 1957 par le Président de la République René Coty, après un

avis défavorable du Garde des Sceaux, François Mitterrand, et du président du Conseil, Guy Mollet. Il est guillotiné le 11 février 1957, à 5 h 10, dans la cour de la prison Barberousse à Alger. Avec lui, deux militants nationalistes algériens, Mohamed Ben Ziane Lakhnèche et Ali Ben Khiair Ouennouri sont également décapités.

Héliel Cisterne a réalisé un film dont l'ambiance restitue la simplicité du réel dans l'Alger des années 1950, et donne à voir la vie d'un quotidien d'engagements formulés, de doutes, de peurs inavouées. Le réalisateur montre des images fortes, des figures attachantes, en particulier celle de l'épouse de Fernand Iveton, Héléne. Vincent Lacoste incarne parfaitement la jeunesse et les convictions profondes de Fernand Iveton. Ce film soulève des interrogations politiques importantes et peu explorées au cinéma, avec une acuité et une énergie qui emportent la conviction.

Benjamin Stora

¹ François Mitterrand et la guerre d'Algérie de François Malys et Benjamin, Paris, Ed Calmann Levy, 2010.

² Pour l'exemple (L'affaire Fernand Iveton), préface de Pierre Vidal-Naquet, L'Harmattan, 1986.



Fernand et Héléne Iveton © Collection privée Jacques Delahaie





ENTRETIEN HÉLIER CISTERNE

D'où vient ce film ?

Le point de départ, c'est la rencontre avec le livre de Joseph Andras, DE NOS FRÈRES BLESSÉS. Katell Quillévé, ma compagne, me parle un jour d'un mystérieux auteur, au pseudonyme de Joseph Andras, qui vient de refuser le prix Goncourt pour son 1er roman sur un militant indépendantiste, « exécuté pour l'exemple », une histoire oubliée de la guerre d'Algérie. La lecture du livre nous bouleverse.

Katell me propose qu'on écrive l'adaptation ensemble. Ce qui nous intéressait au départ, c'est le couple Iveton pris dans la tourmente de cette guerre sans nom. Quand nous abordons cette adaptation, le cœur battant du projet est celui de ces deux êtres exceptionnels, Fernand et Hélène, dans leurs trajectoires, leurs engagements, leur fidélité à eux-mêmes. Ils sont amoureux mais pas dans une adhésion politique aveugle. En partant d'eux et en accompagnant leur parcours, les grands sujets politiques et philosophiques du livre rayonnaient et prenaient une dimension concrète : la déchirure entre Arabes et Européens, la volonté de l'État français de couper la tête à toute tentative de solidarité, la justice militaire punitive, la démocratie en temps de guerre, Mitterrand et la peine de mort... Le livre questionne les notions de lutte politique, la raison d'état, la distinction entre l'intention et l'acte...

Fernand Iveton est méconnu par rapport à des figures comme Henri Alleg ou Maurice Audin. Cela a-t-il joué dans votre désir de vous lancer dans cette adaptation ?

Oui. Iveton était un petit gars, droit, jovial, « normal » comme me l'ont raconté à Alger, Felix Collozzi un militant de la cellule clandestine du « Champs de manœuvre » avec qui il a planifié l'attentat, et Juliette Acampora, femme de Georges Acampora condamné à mort, ou encore Albert Smadja, son avocat commis d'office, qui vit en France.

Fernand Iveton était ouvrier tourneur. Il a été jugé avec sa veste de travail, son «bleu de chauffe ». Ça n'est pas un détail.

Contrairement à Audin, mathématicien, ou Alleg, journaliste, il n'évoluait pas dans un milieu d'intellectuels, d'universitaires.

Il ne ressemblait pas à l'idée qu'on se fait d'un poseur de bombe, et puis l'Histoire lui tombe dessus et s'acharne parce qu'il n'est pas une figure romantique qui suscite l'adhésion. Les intellectuels, la presse ne viendront pas le sauver. Sartre écrira un texte sur sa mort, « LE TEMPS DES ASSASSINS », à posteriori, Camus l'évoque aussi. Son exécution a sans doute servi plus tard à déclencher une grande pétition en faveur d'Abdelkader et Jacqueline Guerroudj qui seront graciés.

Dans ce contexte Iveton est en fait une figure paradoxale, courageux mais qui échoue dans son geste, condamné mais pas soutenu par le grand nombre, un anti-héro...

C'est vrai. Je suis obsédé par une question : la représentation de l'héroïsme. J'ai grandi avec l'image de certaines figures familiales qui ont traversé la révolution russe, ou la Seconde Guerre mondiale, par exemple. Ces grands-pères qui ont survécus aux drames de la captivité, de l'exil, des combats, du retour. Ces grands-mères restées à la ferme, en charge de tout le fardeau des besoins et de la famille, des résistantes de la vie quotidienne. En découvrant peu à peu les drames, les blessures et les morceaux de bravoure qui se cachaient derrière leurs vies ordinaires j'ai aussi vu se creuser un profond fossé entre ce que je percevais d'eux, de leurs récits et le manichéisme, les clichés dominants sur ces périodes de l'histoire.

Pour quelles raisons avez-vous choisi Vincent Lacoste qui est plutôt identifié comédie post-ado contemporaine, mais qui, de fait, campe superbement Iveton ?

Je voulais un acteur qui incarne la jeunesse, la sincérité d'Iveton. C'était un gars de 28 ans qui meurt à 30 ans, donc un jeune, même s'il était déjà marié. Fernand Iveton est un de ces êtres rares qui luttent sans relâche pour mettre ses actes en accord avec ses idées, malgré le danger que cela suppose à ce moment-là. Iveton était engagé mais dans le doute, se questionnant... il a raté plusieurs actions avant de poser cette bombe. Il n'avait pas la tête de l'emploi, il n'avait pas l'allure du suspect à surveiller, il était engagé, entier, combatif mais c'était un homme ordinaire. Pour moi Vincent est un acteur extraordinaire dans le corps d'un homme ordinaire, il est en évolution constante. C'est un vrai travailleur qui n'en donne pas l'impression. Et il a cette immense qualité d'être absolument là, dans son personnage, sans avoir besoin de souligner son implication. Il n'est pas dans la mégalomanie de son personnage. Il a un naturel, une ingénuité, une forme d'humilité qui fait qu'on croit totalement à ses personnages.

Hélène est jouée par Vicky Krieps, ce qui est une vraie surprise, après PHANTOM THREAD. Comment l'avez-vous convaincue ?

Elle était pour nous le point d'ancrage du récit. Fernand est l'origine de cette histoire, mais c'est sur elle que s'abat le drame. Hélène est une femme incroyable. Elle vit seule avec son fils, elle a quitté son premier mari volage et violent, et n'hésite pas à larguer les amarres une nouvelle fois pour plonger avec lui dans l'inconnu. Hélène épouse Fernand mais garde son indépendance d'esprit. Elle résiste à ce gouffre de violence qui semble s'ouvrir sous leur pied, à la logique de l'escalade, elle défend la préciosité de la vie.

Je voulais avec elle raconter la condition des femmes de cette époque mais réussir à incarner aussi un engagement très fort, une résistance. Ma directrice de casting m'avait dit de penser à Vicky avant qu'elle ne soit inaccessible, c'était avant que ne soit sorti le film de Paul Thomas

Anderson. Vicky a une présence extrêmement forte, une droiture, et en même temps une très grande douceur. Elle n'a pas besoin de serrer la mâchoire ou de bomber le torse pour en imposer. Et puis elle a un grand-père qui est une figure de la Résistance et de la gauche luxembourgeoise, qui a fait abolir la peine de mort dans ce pays ! Ce qui n'a pas été étranger à son intérêt pour le film.

Le film est très fin politiquement, comme dans cette scène où s'affrontent Fernand, communiste, antiraciste, anticolonialiste, et Hélène, qui vient d'une famille qui a fui le communisme « réel » de la Pologne... Et on se dit que les deux ont raison, car le communisme était du « bon côté » dans la France d'après-guerre mais du « mauvais » dans la Pologne stalinienne.

C'est cette scène qui m'a décidé à faire le film. Elle existait dans le roman un peu différemment, mais dès leur rencontre en France, il y avait cette collision entre lui qui parlait de l'Algérie et de son engagement et elle dont le père est retenu en Pologne et ne veut pas entendre parler du « communisme » sauveur idéalisé.

Notre travail d'adaptation nous a plongé dans une somme de documentation, assez conséquente, de biographies, le travail d'historiens, nous avons même réussi à consulter pour la première fois le dossier judiciaire dans son intégralité, découvert les véritables dernières paroles de Fernand au matin de son exécution... et parmi tout ça un livre d'enquête, qui avait servi de base à Andras : « POUR L'EXEMPLE - L'AFFAIRE FERNAND IVETON » de Jean-Luc Einaudi, notamment basé sur le témoignage d'Hélène, a été notre référence absolue, notre guide. Einaudi parle aussi de ce désaccord comme un moment décisif du début de leur l'histoire. Cette scène d'ingueulade était réelle, pas inventée. Je l'ai mise en scène dans cette voiture. Elle qui conduit énervée. Lui qui campe sur ses idées. Et finalement ils tombent amoureux, et moi d'eux.



Le film travaille la tension entre l'engagement d'un homme et les risques qu'il fait peser sur sa femme, sa famille. Cette tension-là vous questionne ?

Cette tension centrale allait de pair avec le choix de faire du couple le personnage principal du film.

Mais cette tension entre Fernand et Hélène est particulièrement liée à la situation autour d'eux en 1956. Dans la période du film, après la « Toussaint Rouge », entre 1954 et 1957, l'information est muselée par cette volonté de circonscrire les affrontements, de ne pas alarmer les français, et surtout de ne rien laisser paraître qui puisse faire penser à une guerre. Même en Algérie, les échos de cette guerre étaient parfois lointains pour la population civile des villes. Tout ça pour dire que pour les Iveton, la conscience du danger est là, mais pas comme on pourrait l'imaginer. Les soldats débarquaient pour « pacifier ». Mais en ville, la guerre n'était pas visible. Et toutes les actions des groupes indépendantistes visaient d'abord à rendre visible le conflit, à faire entendre les aspirations du peuple algérien, et ce cri « Tahia El Djazaïr » qui résonnait étouffé dans la prison d'Alger, mais qui restait inaudible à l'extérieur, en métropole. Fernand s'engage dans l'action par conviction, après que le Parti Communiste Algérien soit brutalement interdit, parce qu'on censure des journaux comme Liberté ou Alger Républicain où travaille son ami Henri Maillot qui se fera plus tard capturer et exécuter par l'armée française après avoir détourné un chargement d'armes. Mais ces « événements » ne touchaient pas tous ceux qui n'étaient pas engagés ou proche du PC notamment. Cette guerre n'était pas racontée avant 1957. C'est pour ça que c'est Bahia, la compagne d'Henri qui rapporte à Hélène oralement les atrocités qu'on raconte alors sur les interventions des soldats français dans les villages.

Le film rend justement visibles certaines atrocités de cette guerre « invisible » avec les arrestations arbitraires, la torture, la guillotine, qui dénotent une république se comportant comme une dictature.

Oui, le film met en scène ou évoque une partie infime de toutes ces pratiques qui existent alors et se systématisent à partir de 1956, pour devenir courantes pendant tout ce conflit alors même que c'est une « république » qui mène cette guerre. Dirigée par la gauche modérée jusqu'en 1958 qui plus est. Convoquer ces éléments, c'est aussi refuser qu'on puisse les ignorer, mais la question cinématographique est celle de leurs représentations.

Par exemple, la torture est présente sans jamais être filmée frontalement...

La torture n'était pas le sujet central de mon film et je craignais la pornographie, l'obscénité ou l'édulcoration dans la représentation des exactions. On l'a gardée hors champ, et ça permettait d'être avec Hélène, d'incarner l'absence de Fernand. Et puis ça permettait d'incarner quelque chose de fondamental, un effet de dévoilement dans la séquence du procès, quand Iveton enlève sa chemise et qu'on découvre ses stigmates. Ça contrastait avec le désir du président du tribunal qui voulait l'image d'un procès calme, serein. Iveton gueule qu'il a été torturé mais la torture sera pour toujours absente de son dossier. C'était déjà une pratique policière commune dans les interrogatoires à ce moment-là. De toute façon comme Iveton avait posé une bombe, tout le monde s'en foutait qu'il ait été torturé.

Jospin parlait du droit d'inventaire des années Mitterrand. Ce film y va aussi carrément dans le rappel de la face sombre de Mitterrand et de la SFIO, qui ont couvert la répression, la torture, quand ils étaient au pouvoir en 1956.

Je suis né en 1981, mes parents étaient militants socialistes et avaient fondé de grands espoirs en mai 81. Avec cette génération, la gauche est devenue en grande partie mitterrandienne. Mais Mitterrand avait une part d'ombre, dans laquelle il a entraîné une majorité de la gauche socialiste : le refus d'affronter les questions post-coloniales et les crimes de la guerre d'Algérie. En 1954, Mitterrand faisait avant tout une carrière politique, il se fait prendre au piège de la question algérienne, qui est intimement liée à la peur du pouvoir de paraître faible (puis de perdre des immenses gisements de pétrole saharien tout juste découvert en 1956 !). Parmi beaucoup d'autres décisions qu'il aurait pu refuser ou face auxquelles il aurait pu démissionner, il a donc signé l'arrêt de mort d'Iveton, jugé pour l'intention d'un crime qu'il n'a pas commis. Et en 81, il abolit la peine de mort. Certains comme Roland Dumas, disent



que Mitterrand a fait de cette abolition une priorité pour réparer les exécutions d'Algérie qui le hantaient. Peut-être. Pierre Mendès France a démissionné en 1956 face à la politique appliquée en Algérie, c'était donc possible. La gauche institutionnelle de l'époque toute entière est coupable de cet aveuglement. Le parti communiste a laissé tomber Iveton pour ne pas ternir son image. Et les intellectuels ne l'ont pas soutenu. Le FLN non plus à ce moment-là car il y avait des tiraillements au sein du FLN, ainsi qu'entre le FLN et les Communistes algériens, des luttes de prééminence...

Le film montre que la guerre d'Algérie n'opposait pas fondamentalement Algériens Arabes et Européens, mais plutôt partisans de l'Algérie française et partisans de l'indépendance, qui étaient extrêmement minoritaires chez les « pieds noirs ».

En entrant dans ce sujet, j'ai découvert que cette guerre avait été une tragédie pour tous, et criminelle pour beaucoup. Des millions de personnes déplacées, des centaines de milliers de morts au moins

dont le décompte a été rendu en grande partie impossible par le fait même de refuser le nom de « guerre » à ce conflit, un million de pieds noirs qui quittent du jour au lendemain un endroit où leurs aïeux vivent parfois depuis 130 ans, la tragédie des harkis... En démarrant ce projet je ne voulais pas sombrer dans une caricature partisane, et je ne voulais pas être dans l'appropriation culturelle ni dans la récupération d'une guerre de libération qui a été menée et arrachée de haute lutte par les Algériens eux-mêmes. On ne voulait pas transformer Iveton en martyr, en figure christique. L'Algérie indépendante, c'était le sens de l'Histoire, c'était justice. Mais dans les faits tout a été complexe. J'ai découvert qu'il y avait là-bas très peu de vie commune entre les deux communautés, Arabe et Européenne. Les parents ne voulaient pas que leurs enfants se marient avec ceux d'en face. Les communautés se côtoyaient, mais ça se limitait souvent à la vie extérieure, très peu dans l'intimité et la vie de famille. Iveton se vivait comme Algérien, mais ne parlait pas arabe. C'est quand même particulier et ça raconte quelque chose.

C'était simple de tourner à Alger, compte tenu de la situation tendue dans le pays et du sujet délicat qu'est la guerre d'Algérie ?

On a été très bien accueilli, le film est co-produit avec l'Algérie, nous avons reçu le soutien du ministère de la culture, de la ville d'Alger. On a tourné avant le Hirak de 2019. On a fait le film avec l'aide d'Algériens de tous bords. Sans la volonté du pouvoir, on n'aurait rien pu faire, mais sans l'aide d'une jeune génération plus indépendante, non plus. Il faut savoir que là-bas, Iveton est considéré comme un moudjahid (un combattant révolutionnaire), il est très respecté par les intellectuels et les anciens combattants. Ce qui est intéressant quand on arrive en Algérie avec un tel sujet de film, c'est que tout le monde était très bienveillant mais chez les plus jeunes la réaction c'était, « ah, encore un film sur la révolution » « encore un film d'ancien combattant » ... Il y a un fossé incroyable entre la sous-représentation de cette guerre chez nous jusqu'à maintenant, et son omniprésence là-bas. Ce qui créait l'enthousiasme c'était qu'on travaillait ensemble algériens et français, qu'on était venu tourner là-bas et pas encore une fois au Maroc, comme trop souvent encore lorsqu'un film historique est fait sur l'Algérie.

Vous avez retravaillé avec Hichame Alaouie, qui était déjà votre directeur de la photo sur VANDAL. Et vous avez tourné en pellicule. Pouvez-vous commenter ces choix ?

J'admire beaucoup Hichame comme chef opérateur et aussi parce qu'il privilégie le travail sur un cinéma qui cherche avant tout à produire du sens, de la réflexion. On a tenu assez vite à faire le film en 35 mm. On voulait que transparaissent autant les personnages que les personnes, et la pellicule a cette magie ontologique par laquelle on a capté un tas d'époques. Les rushes imposaient cette évidence d'un grand réalisme dans la présence des personnages, des visages, mais avec cette douceur des photos argentiques, cette impression du souvenir que l'on garde de quelqu'un.

Il fallait montrer comment la violence jaillit dans la douceur d'un pays baigné de lumière et de chaleur. Avec Hichame, notre question était comment faire une image qui soit souvent belle, douce, sans tomber dans l'esthétisation, le formalisme. On a recherché un équilibre entre la densité et la clarté. La musique qu'a composé Emile Sornin pour le film épousait aussi cette direction artistique.

Qu'aimeriez-vous que ce film dise à un spectateur d'aujourd'hui qui n'a pas vécu cette époque et qui n'a pas forcément lu les ouvrages d'Andras, Alleg, Einaudi ou Stora ?

Je pense qu'il faut inlassablement parler de cette période, affronter ses zones d'ombre, ses fautes. La regarder en face.

J'ai fait ce film avec l'idée que toutes les compromissions qui nous font fermer les yeux pour des raisons de pragmatisme politique sont des bombes à retardement qui conduisent au drame. C'est l'immense risque qui menace les démocraties quand les états d'urgences, les mesures exceptionnelles, la répression violente s'exercent sans recul, sans regret, ni contradiction.

BIO & FILMOGRAPHIE DE HÉLIER CISTERNE

Héliier Cisterne, né en 1981, a grandi dans le Lot. Après un bac option cinéma à Brive-la-Gaillarde, il poursuit des études de philosophie à l'université Paris 8 de Saint-Denis (93) et réalise son premier court métrage DEHORS. Après trois autres courts et moyens-métrages, il réalise son premier long métrage VANDAL, prix Louis Delluc 2013 du premier film.

L'année suivante il rejoint l'équipe d'Eric Rochant et réalise sous sa direction 9 épisodes sur les 3 premières saisons du BUREAU DES LÉGENDES. DE NOS FRÈRES BLESSÉS, écrit avec Katell Quillévéré est son deuxième long métrage. Ils sont tous deux co-créateur d'une mini-série sur la naissance du groupe NTM et l'arrivée du Hip-Hop en France, pour Arte et Netflix, actuellement en préparation. Il est membre de la S.R.F pour la défense des libertés artistiques, morales et l'indépendance du Cinéma Français et du collectif 50/50 pour l'égalité et la diversité.



ENTRETIEN VINCENT LACOSTE

Avez-vous accepté le rôle de Fernand Iveton d'emblée ?

Vincent Lacoste - J'étais au départ un peu hésitant parce que c'était un rôle très différent de ce que j'avais fait jusque-là. On devait croire à l'engagement de cet homme qui est prêt à mourir pour une cause et j'étais plein de doutes sur le fait de réussir à l'incarner pleinement. On en a beaucoup discuté avec Hélier et il a fini par me convaincre. Au-delà de mon cas, j'ai adoré le scénario, particulièrement le mélange entre l'engagement politique et l'histoire d'amour, ça composait un dilemme dramaturgique qui me semblait très intéressant.

Avant de faire ce film, que connaissiez-vous de la guerre d'Algérie et de l'histoire d'Iveton ?

J'avais bien sûr entendu parler de la guerre d'Algérie mais je n'y connaissais pas grand-chose dans le détail. C'est une période qui a été tellement passée sous silence pendant longtemps que je trouvais intéressant de faire un film qui se situe dans ce contexte-là. J'ai lu le livre éponyme de Joseph Andras que j'ai beaucoup aimé et qui m'a conforté dans le choix de faire ce film.

Hélier Cisterne ne voulait surtout pas faire d'Iveton une figure iconique mais le représenter comme l'homme ordinaire qu'il était. Ce parti-pris vous rassurait ?

Oui, c'était ce que je trouvais intéressant dans ce rôle. Iveton n'était pas Che Guevara et ne s'était jamais vécu comme un héros. Il était juste un type ordinaire qui se battait pour ses idées, et son couple était pris dans la tourmente de la guerre. A un moment de leur histoire, ils ont été dépassés par la guerre et lui a été dépassé par son engagement : il ne s'attendait certainement pas à finir sur la guillotine. Je trouvais intéressant de jouer un personnage qui se bat pour une cause mais sans le vernis de l'héroïsme. Je préférais cette approche à celle d'un film supra-viril sur un héros de la guerre.



Je trouve intéressantes toutes les questions que pose ce personnage. Qu'est-ce qui fait qu'un jeune Français, communiste, décide tout d'un coup de se battre pour l'Algérie en prenant d'immenses risques ? Avec Hélier, on ne dépeint pas Iveton comme un héros iconique de cinéma mais il n'empêche qu'il y avait une dimension héroïque en lui. On ne peut s'empêcher de se demander, « qu'est-ce que moi j'aurais fait à sa place ? ». La réponse est tout sauf évidente. C'est quasiment impossible de se projeter dans une époque que l'on n'a pas connue ou de se mettre dans la peau d'Iveton, du coup, j'ai simplement essayé de le comprendre. Beaucoup de personnages résultent de la rencontre entre l'acteur et le personnage ; là, je dirais que je suis plus allé vers Iveton qu'Iveton n'est venu vers moi. J'ai beaucoup réfléchi au nœud du rôle et du personnage, à savoir à quel moment un engagement dépasse toute raison et devient la principale raison de vivre. Les gens prêts à mourir pour leurs idées, c'est captivant. Iveton est prêt à risquer pour lui et ses proches parce que c'est devenu pour lui une question de vie ou de mort. Il ne supporte plus de voir l'Algérie colonisée, les Algériens torturés ou tués, il ne supporte plus de vivre dans cette atmosphère. Pour lui, c'est vital de lutter pour la décolonisation. Il a le sentiment de se battre pour son pays, mais il est vu comme un traître par la France, c'est tout le paradoxe et c'est intéressant. L'époque était complexe : dans le camp algérien, il y avait aussi des différences, des rivalités, entre le FLN plutôt radical, et les partisans de Messali Hadj plutôt modérés. Hadj a été considéré comme un ennemi par le FLN alors qu'ils se battaient pour la même cause.

Le film montre que Iveton était très isolé dans son combat.

Au moment où il est arrêté, tout le monde le laisse tomber, le PCF, le FLN, les intellectuels français... Son procès aurait dû être politique et avoir de l'écho. Son histoire n'a pas été reprise par le PC, elle a été passée sous silence, ce qui est quand même étonnant. Pour le PC, il semblerait que c'était une question d'image, ils ne voulaient pas passer pour des « terroristes ». En France, la SFIO socialiste était au pouvoir, Mitterrand était garde des sceaux et Coty a refusé de gracier Iveton. Son histoire est quand même lourde, terrible.

Au-delà de votre travail de comédien, il y a un détail qui vous crédibilise tout de suite, c'est la moustache !

Iveton avait une moustache et Hélier était intransigeant sur la véracité des détails. À l'époque, beaucoup d'hommes portaient la moustache et c'est vrai aussi que ça transforme un visage. La moustache, la coiffure, le costume, tout ça aide l'acteur à mieux entrer dans la peau du personnage. Tout ce qui dans le film est de l'ordre de la reconstitution est vraiment réussie, des costumes aux décors.

Comment s'est passée la collaboration avec Vicky Krieps ?

Vicky avait tourné dans PHANTOM THREAD où j'avais adoré son travail, et dans pas mal de films en Allemagne, c'était donc un peu surprenant de la voir rallier ce projet. L'histoire est tellement violente qu'il nous fallait vraiment trouver une complicité particulière. Dans ce couple Iveton, il y a de l'amour mais qui est très vite rattrapé par le conflit politique et le tragique de la situation. Il fallait qu'on montre un lien extrêmement fort au début pour que la suite soit d'autant plus douloureuse. On a tourné d'abord les séquences au bord de la Marne, les aspects joyeux, pour ensuite aller vers l'Algérie et le côté sombre de leur histoire.

Que pensez-vous que ce film puisse dire aux spectateurs actuels ?

Ce film ne parle pas de la guerre d'Algérie dans son ensemble mais s'inscrit dedans. Il raconte une des mille histoires qui ont eu lieu pendant cette période. Je pense qu'on a un devoir de mémoire post-colonial, et que ce travail n'a pas été fait dans les années soixante et soixante-dix. Quand une mémoire n'est pas dite, ça induit des clivages dans une société. Mais les choses avancent, aujourd'hui il me semble qu'on parle de cette époque plus librement. Je ne sais pas si ce film peut dire quelque chose sur l'époque actuelle, mais il raconte une histoire qui s'inscrit dans l'Histoire. Et l'Histoire, elle est là, on ne peut plus la changer, il faut la connaître et l'accepter, même dans ses aspects négatifs. Par exemple, je trouve qu'on a beaucoup parlé de la Résistance et beaucoup moins de la colonisation : or, la colonisation, c'est aussi notre Histoire, il faut en parler aussi, mais sans se poser en donneur de leçon, car les périodes sont toujours complexes. Il me semble que c'est ce que fait ce film : faire connaître un pan de l'Histoire à travers une histoire particulière, en laissant à chaque spectateur sa liberté de jugement.





ENTRETIEN VICKY KRIEPS

Après PHANTOM THREAD, c'est une belle surprise de vous découvrir à l'affiche de DE NOS FRÈRES BLESSÉS. Connaissez-vous le travail d'Héliar Cisterne ?

Vicky Krieps – Non. C'est lui qui m'a contactée. L'histoire dont il m'a parlé m'a intéressée. J'ai lu le scénario que j'ai vraiment beaucoup aimé. J'ai senti que c'était aussi un film sur l'amour et qu'il disait des choses très justes et très intelligentes sur ce sujet.

Avant ce film, que saviez-vous de la guerre d'Algérie ?

C'est l'autre aspect qui m'a décidé. J'ai été élevée et éduquée au Luxembourg, où la Guerre d'Algérie n'est quasiment pas enseignée. En apprendre plus sur ce conflit, me plonger dans l'Histoire ont été moteurs dans ma volonté de faire ce film.

Vous avez lu le roman de Joseph Andras ?

Non, j'avais peur d'être trop influencée par le livre. Je préfère considérer le scénario comme une Bible, comme le seul matériel « officiel » pour préparer un rôle. Mais j'ai lu d'autres livres sur la guerre d'Algérie. J'ai aussi rencontrée l'épouse d'un détenu politique pendant cette guerre, Juliette, qui avait 80 ans environ. C'était encore mieux qu'un livre parce qu'en l'écoutant, j'ai ressenti et compris des choses que je n'aurais pas saisies par un simple texte. Elle incarne un pan d'Histoire qui m'a fait comprendre une époque que je ne connaissais pas.

Que pensez-vous de votre personnage, Hélène Iveton ? Comment vous l'êtes-vous appropriée ?

J'aime beaucoup ce personnage. L'amour qu'Hélène et Fernand se portait l'un à l'autre était si fort qu'il dépassait les querelles qu'ils pouvaient avoir. Ce qui m'a interpellé et passionné, c'est le courage qu'avaient les gens à l'époque. J'ai l'impression que ça s'est perdu. Ce courage m'a fait penser à mes propres grands-parents, à ces gens qui étaient prêts à se battre et à mourir pour leurs idéaux. De plus, les Iveton ne venaient pas d'un milieu aisé ou éduqué. C'était des gens très simples, des ouvriers, qui avaient néanmoins leurs propres opinions et étaient prêts à lutter pour cela. Aujourd'hui, on vit dans un monde de plus en plus ségrégué où être pauvre, c'est être faible. Et c'est être dépossédé d'une opinion ou d'un canal pour l'exprimer. L'engagement des Iveton et des gens simples de cette époque m'a beaucoup touchée. Je me suis posé la question : aurais-je fait ce qu'a fait Hélène ?

Une telle question vous a-t-elle aidée à entrer dans le rôle ?

Oui, je crois. Hélène est un personnage complexe, portant des contradictions, ce qui induit un conflit interne et rend le personnage plus savoureux. Mais une fois qu'on a goûté à cette saveur, il faut faire le chemin seule pour incarner le personnage. Moi, j'ai essayé de me projeter dans l'époque qu'elle a vécue, de me demander ce qu'était que vivre dans les années 50, avoir un enfant en étant séparée du père, venir d'un autre pays (la Pologne) puis aller vivre après la France à nouveau dans un autre pays (l'Algérie)... J'avais procédé ainsi dans PHANTOM THREAD.

J'ai une anecdote : je suis allée sur la tombe de Fernand Iveton, j'ai pris un petit morceau de sa pierre tombale pour aller la déposer sur la tombe d'Hélène quand le film sera sorti. Et tous les matins du tournage, j'allais faire de la méditation sur le balcon et je demandais à Hélène et Fernand la permission de raconter leur histoire. Oui, je fais des trucs comme ça ! Vous savez, faire des films, c'est parfois comparable à une cérémonie vaudou, c'est appeler les morts, convoquer les fantômes.

Actuellement, on parle beaucoup de féminisme. Est-ce important pour vous de jouer des femmes puissantes, indépendantes, comme Hélène Iveton, ou Alma dans PHANTOM THREAD ?

C'est important pour moi de jouer des femmes d'une époque révolue avec mon regard de femme d'aujourd'hui. J'ai eu accès à la liberté, à l'éducation, j'ai eu des choses qu'elles ne pouvaient pas avoir. En jouant ces personnages, je pense à mes grands-mères. Elles portaient un autre type de féminisme d'après-guerre. Elles s'occupaient des enfants, du foyer, mais n'en étaient pas moins intelligentes. Elles dégageaient une force silencieuse qui me touche beaucoup. J'aime l'idée de leur offrir ma voix et ainsi de les faire briller post-mortem, de leur donner tout l'éclat dont elles n'ont pas toujours bénéficié de leur vivant. Alma, Hélène, sont piégées par les costumes et les coutumes de leur temps, mais brûlent d'une énergie intérieure indomptable que les femmes contemporaines n'ont pas toujours.

C'est comme si vous fusionniez très consciemment deux générations de femmes ?

Exactement. Par exemple, dans la scène de la prison, quand Hélène et Fernand ne peuvent pas se toucher, Hélène lui dit des choses que je peux dire parce que je suis moi, mais que la vraie Hélène n'aurait pas pu dire. Elle aurait eu peur, les mœurs n'étaient pas les mêmes, elle aurait eu plus de retenue. C'est comme si j'allais dans le passé en tant qu'Hélène pour dire à Fernand des choses qu'elle n'a pas pu lui dire explicitement.

Comment s'est passée votre collaboration avec Héliier ?

J'ai adoré travailler avec lui. C'est un jeune cinéaste mais il sait parfaitement ce qu'il veut, il est très précis. Il n'est pas du tout scolaire, il est prêt à prendre des risques et à échouer. Je partage cette notion. Bien sûr, j'ambitionne de bien faire les choses mais j'adore me casser la gueule en chemin, ça fait partie de l'apprentissage, du processus de travail. Héliier est comme ça aussi, ce qui le rend encore plus intelligent qu'il ne l'est déjà au départ. Du coup, Vincent et moi avons encore plus envie de jouer ces personnages, de prendre des risques pour parvenir au résultat le plus intéressant possible.

DE NOS FRÈRES BLESSÉS est un film historique, mais pensez-vous qu'il dit aussi, indirectement, des choses sur l'époque actuelle ?

Ce film dit qu'il faut rester éveillé, courageux, que ça vaut toujours la peine de lutter pour ce à quoi on croit. Il dit que l'engagement pour une cause juste est plus important qu'une nouvelle voiture ou le dernier modèle d'iphone. On est devenus des mollusques, on est passif, on se laisse dévorer par le consumérisme. A mon petit niveau, je suis une femme qui a décidé de suivre son chemin librement tout en ayant des enfants. Je suis consciente que je n'ai pas une place sûre et protégée dans la société, que je vis dans des courants d'air. Mais du coup, je pense être moins influençable, moins dépendante de choses matérielles. Après PHANTOM THREAD, j'ai refusé plein de propositions hollywoodiennes parce que justement, je voulais rester en éveil. J'ai préféré faire le film d'Héliier et j'en suis très heureuse. Quand je fais un film comme DE NOS FRÈRES BLESSÉS, je n'ai aucun doute sur qui je suis et sur pourquoi je fais ce que je fais. Grâce à des films comme ça, la nuit je dors bien !





FICHE ARTISTIQUE

Fernand Iveton	Vincent Lacoste
Hélène Iveton	Vicky Krieps
Jean-Claude	Jules Langlade
Pascal Iveton	Marc Brunet
Maître Albert Smadja	Thomas Ducasse
Joséphine Iveton	Jeanne Carré
Maître Charles Lainné	Raphaël Thiéry
Henri Maillot	Yoann Zimmer
Baya	Meriem Amina Medjkane
Chicki	Abdallah Besseghir
Léon Oriol (contremaître)	Eric Borgen
Président du tribunal	Jacques Mazeran
Backri	Malik Benchiha
Abdel Aziz	Madi Belem
Félix Collozzi	Maximilien Poullein

FICHE TECHNIQUE

Réalisation Héliier Cisterne
Scénario Katell Quillévéré, Héliier Cisterne,
avec la collaboration de Antoine Barraud
Librement adapté du roman de Joseph Andras
« De nos frères blessés » publié aux Editions Actes
Sud

Production Justin Taurand
Coproduction Jean-Yves Roubin, Cassandre Warnauts
Yacine Laloui, Richard Djoudi
Jamal Zeinal Zade

Image Hichame Alaouié SBC
Décors Dan Bevan & Hélène Cisterne
Musique originale Emile Sornin
Son Pierre Mertens, Patrice Grisolet, Vincent Vatoux,
Benjamin Viau

Direction de production Sacha Guillaume-Bourbault
Costumes Rachèle Raoult
Montage Thomas Marchand, Marion Monnier, Lila Desiles
1er Assistant Réalisation Franck Morand
Casting Sarah Teper, Elise Vogel, Bania Medjbar, Fouad Trifi
Régie Elisa Touraine, Antek Graczyk
Scripte Elodie Van Beuren


Production déléguée LES FILMS DU BÉLIER
En coproduction avec FRANCE 3 CINÉMA
FRAKAS PRODUCTIONS
LAITH MÉDIA
CENTRE ALGÉRIEN DE DÉVELOPPEMENT
DU CINÉMA (CADC)
JAMAL ZEINAL ZADE
ANAPHI STUDIO
PROXIMUS

Avec le soutien
Avec la participation de

Et avec la participation du

En association avec

Avec le soutien

d'Eurimages
FRANCE TÉLÉVISIONS
CANAL +
CINÉ +
FONDS IMAGES DE LA
DIVERSITÉ- Commissariat
général à l'égalité des territoires
- Centre national du cinéma et
de l'image animée
CINÉVENTURE 4
MANON 9
CINÉMAGE 13
du CENTRE NATIONAL DU
CINÉMA ET DE L'IMAGE
ANIMÉE 
de la RÉGION ILE-DE-France
de la RÉGION PROVENCE
ALPES-CÔTES D'AZUR
EN PARTENARIAT AVEC LE
CNC
du FONDS DE
DÉVELOPPEMENT DE L'ART,
DE LA TECHNIQUE
ET DE L'INDUSTRIE
CINÉMATOGRAPHIQUE
(FDATIC)
du MINISTÈRE DE LA CULTURE
(ALGÉRIE)
du TAX SHELTER DU
GOUVERNEMENT FÉDÉRAL
BELGE
CASA KAFKA PICTURES
MOVIE TAX SHELTER
EMPOWERED BY BELFIUS